

Mythéorologie

Temps d'histoires sur la Terre : itinéraires chamaniques

Mythéorologie : ce mot vient de naître. Il plonge ses racines dans les sources grecques de notre étymologie. *Mythos* (l'histoire), *Oros* (la montagne) et *Logos* (la science), le tout pouvant se traduire ainsi : l'art de graver l'insurmontable par notre propre histoire. Cette définition focalise l'essentiel de l'enseignement chamanique (1), fréquemment nommé : *le sentier du guerrier* ou *la voie de la connaissance*. Rien de militaire dans cette appellation première signifiant la quête, une discipline (2) accessible à qui veut en prendre le chemin. Le chamane est parfois un guide, souvent un guérisseur ou un sorcier. Et toujours un élément de la nature au service du vivant dans son environnement. Mais nos sociétés rationnelles l'ont chassé, persécuté, exterminé. Il en reste cependant quelques vestiges chez l'exorciste, le panseur et certains thérapeutes de notre modernité.

Car, le chamanisme est insaisissable et, par conséquent, souvent classé parmi de vagues et inquiétants mouvements dit ésotériques. Car un véritable chamane ne dira jamais qui il est, ni vraiment où il est.

Les histoires que je conte vous offrir sont des reliques de mes aventures parfois lointaines, toujours présentes. Des souvenirs d'expériences qui, en leur temps, fouillaient quelques raisons d'être dans le sensoriel mystérieux, voire le sensationnel dangereux. Ce que vous allez lire sont des comptes-rendus de trois escapades dites *chamaniques* qui, parmi d'autres, m'ont tirées vers elles, sans explications rationnelles. Celles que j'ai choisies de vous décrire sont mettent en relief certains grands principes de la discipline du *guerrier*.

Pour le *chamane*, la remémoration dans nos têtes est comparable à la rumination chez les bêtes. Le souvenir est une nourriture que la mémoire garde en *panse*. Un stock à l'état brut qui reste à digérer, sous peine de s'enkyster en graves toxicités. Les mémoires peuvent donc nourrir constamment ces moments que l'on appelle *maintenant*, dont le sens ne peut se lire qu'au présent et changer à tout moment. Ainsi que dans le gland, le chêne attend son temps. Le temps, ce présent sans épaisseur, ce voile invisible qui, à l'image de la page d'un livre en son recto verso, est à la fois ce qui fût et ce qui sera.

Mais le *guerrier* peut aussi être une *guerrière*. Toutefois chacun à sa manière. Car ce qui est parfois devant n'agit souvent que par désir arrière.

Enigmatique, certes, mais cependant, c'est le sens du mouvement : j'ai envie, donc j'agis (3). C'est l'art du guerrier, avec toute la conscience des possibles et des limites requises dans l'espace de cette discipline. Mais qu'est-ce donc que cette *folie contrôlée* ainsi nommée ? Selon une certaine vision, elle se concentre en deux sortes de diversions que sont les suivantes :

- 1- Le danger redouté sur le *sentier* est la normalité. « C'est ce qui est normal qui rend les gens malades » disent les chamanes. Si la réalité n'est que le tapis brosse de nos potentialités. Une pelouse rasée de sa diversité.
- 2- L'arme préférée du guerrier est la dérision : rire de soi-même. Une véritable thérapie qui ne serait, envers l'autre, que détestable moquerie.

Si le néo-chamanisme d'aujourd'hui est une sorte de fourre-tout, des *passeurs* en tous genres, malgré, œuvrent dans le même sens : rétablir des équilibres rompus, des harmonies perdues. Et parmi d'autres connexions : toucher les dimensions blessées et sacrées de l'être incarné. Rencontrer l'enfant qui a peur, et dont le cœur d'adulte cherche à être consolé. Enfin reconnaître l'élan du désir et l'autoriser à vivre ce qu'il est.

Cependant, le chamanisme n'adore aucune divinité, mais voit l'esprit dans tout ce qui existe (4).

« Pénétrer les yeux glacés de l'inconnu, toucher du bout des ailes, l'aigle dans les nuées ».

Voici donc mes *histoires de fous* précédées des principes dont elles sont l'illustration.

J'invite mes lecteurs à comprendre ces récits au-delà de la simple narration. Mais de les lire aussi, et si possible, dans leurs dimensions symboliques. Autrement dit, de tirer la signification en toutes descriptions.

Merci de votre attention.



Le trou du renard

« **Trouver sa place** » Tel est le premier principe de l'héritage ancestral de la tradition amérindienne (5). Retourner au centre de soi-même. Une autre expression analogue dirait de « choisir son champ de bataille ». Autrement dit, où mettons-nous notre énergie. Ce qui exige parfois une révision totale du départ de notre vie. Si toutefois à quelques moments de notre histoire, cette place fut soit refusée, volée ou sacrifiée à notre insu. Sans que personne n'en soit forcément coupable ou volontairement responsable. Sorte de blessure originelle (6).

Etre à sa place c'est se poser sans caricature à l'endroit qui est le sien : à table, en réunion, dans sa profession ou ses relations. Vivre ses propres personnages sans le regrettable costume de la copie, du clone, du singe ou du perroquet, répétant les mêmes choses de la même manière. Il s'agit à l'inverse de remâcher toute information afin d'en tirer une véritable création né de l'alchimie de l'être unique que tu es, que je suis. Tel un ricochet à la surface de la pensée, diffusant à chacun de ses bonds, les bienfaits de ses multiples ronds.

Mais le piège, dira le chamane : « C'est que, ordinairement, les gens cherchent trop à être aimés. » C'est le terrible besoin de reconnaissance, légitime, mais fatal, s'il est en locomotive de l'existence. Sa place est dans le dernier wagon de la récompense. « Le guerrier aime le monde, c'est tout. Qui il veut et quand il veut. » Un retour sans attente suite à l'œuvre accomplie. Et voici alors la peur, premier ennemi du guerrier sur le sentier. L'antidote sera le courage de continuer vers sa destinée.

Renaître en toutes circonstances de ce que fut l'instant d'avant. Ce sera donc le thème de cette première histoire. Retour sur image :

« Suis-moi ! » me dit l'homme que l'on dit *shaman* (7). Mais qui insiste à s'entendre nommer *Nagual* (8). Il m'invite à le suivre sans autre explication. Le camp d'une dizaine d'apprentis (9) est discrètement installé dans le bois de la hêtraie d'Is-s-tille, quelque part en Auxois Bourguignon. A l'orée de la forêt, un panneau prévient le visiteur : *réserve de silence*. Derrière sa pipe, accroupis, le *Nagual* observe la tombée de la nuit. Au premier vol de chauve-souris, il se lève, et sans se retourner, fixant le sentier il me prévient :

- Tu colles tes pas dans les miens. Ton pied exactement au même endroit que celui que j'aurais quitté.

Puis il se lance au pas de course soutenu et régulier. Je le suis au plus près, les yeux rivés sur son rythme impeccablement cadencé. Une demi-heure durant, le souffle haletant, d'interminables circonvolutions me foutent le tournis dans l'esprit, l'œil divaguant. Quand brusquement, il bloque brutalement son corps qui me surprend. Je l'embouti. Presque aplati sur la chair en sueur de ses omoplates en saillies. Je me prends les pointes en plein nichons. Abasourdi par ces foutus airbags en promotion, je lui crache en vrai bon dieu dans le col de chemise. Mais - gros cochon - qu'il me rend d'urgence en flatulences d'une politesse à peine permise. L'effet de décollement et de recul est immédiat.

- C'est là ! dit-il, me montrant une vague direction. Mais cette course en colimaçon, ma myopie sans lorgnons et puis cette collision, me laisse déboussolé dans une nuit sans lunaison. Je devine cependant son intention : m'étourdir de mille façons, et ainsi, m'interdire tout retour possible à la maison, sans son autorisation. Il me pousse vers ce qui semble être un énorme trou dans la terre. Une sorte de tanière.
- Oui ! me répond-t-il, l'air content. Une impression muette et inquiète qui me caille le sang. Je jette un œil là-dedans : un couloir sans fin et une odeur de chien.
- Méfie-toi ! me dit-il, il est encore habité. Mais pour le moment, ils sont en chasse. J'ai compris qu'il s'agit d'une nichée de renards. Je sais ce qu'il m'attend. J'en suis pétrifié. La nuit s'est

écroulée sur la forêt qui murmure déjà l'inquiétant langage de l'obscurité. Evaporé dans mes pensées, j'entends le *Nagual* prêcher.

- Tu vas pénétrer dans le ventre de la Terre-mère. Mais par respect pour elle, tu dois te déshabiller. Allez ! Je suis horrifié et déjà torse nu, mais il continue, me voyant tétanisé :
- Je t'ai déjà dit et appris que toute véritable détente n'est possible qu'après une extrême tension. Et c'est par cette charnière, dans la fissure que pénètrent les meilleurs états de conscience. Je reprends mes esprits en posant une bête question, hésitant à retirer le reste de ma vestiture :
- Et cette conscience, pourrait-elle rentrée par la fissure du pantalon ! Ma réflexion semble énerver le patron qui me répond :
- Et ta charnière, lâche t'elle ses bonbons, des fois ! Sans rire et fier de son génie, un calme serein revient vers lui. J'obéis ! Je retire pudiquement mon pantalon mais je garde le reste. A plat ventre, en marche arrière, je me glisse dans le trou de la fourrière. D'abord les pieds. Je relève la tête. Le *Nagual* n'est déjà plus là. Je crie tout bas :
- Andouille ! S'est-il caché, ou est-il allé se coucher. Ou bien en train de m'observer ? Il m'abandonne au pire moment, seul et ridicule, l'air d'un ragondin en train de boucher ce trou de chien. Une bête croyance me fait dire que c'est sûrement un excellent traitement pour la santé de mon corps et le salut de mon âme. Puisque le destin me donne l'occasion de pénétrer mon être profond.
- C'est réellement profond, me dis-je. Tâtant du bout des pieds l'espérance d'une extrémité dans la cavité. Et quand la nichée de renardeaux va se réveiller de son sommeil, je devrais sentir les boules de poils me lécher les orteils. Ou alors, à l'heure de la tétée, c'est la mère qui viendra me tirer les oreilles.
- Serais-je la victime soumise à la volonté d'un fou ?

Pourtant, me prendre pour un naïf, j'en serais le premier étonné. D'habitude, j'ai de la volonté, mais là, de me voir dans ce trou, c'est mou de chez mou.

- Fripouille !

Ma colère est à son comble alors que mon corps descend encore dans la catacombe.

Le Nagual, ce poltron ! Sauf pour poser comme un héron, une patte dans l'eau et l'autre à faire le beau. Je pousse des poignets et les fesses rentrent d'un coup. Ça gratte un peu le bijou. Je sens des trucs qui grouillent sur ma peau, comme des vers de terre ou des asticots. Je gueule plein pot :

- Gargouille ! Crapouille ! Basse couille ! Oui, c'est de la haine et là c'est du costaud.

Tous ces géniteurs, ces dictateurs, dieu le père compris, la mère aussi, qui sèment la vie et la laisse à la dérive.

Ce Nagual d'horreur, oui je l'haine, et si tant, que maintenant je pleure sur mon malheur.

Alerte ! Je me sens observé. Peut-être par ce foutu faux-cul, mais sans doute par pire que lui. Des gémissements, des glapissements, de brusques sauts par petits bonds dans la fougère, me glace les artères. Pauvre bête ! Déterrée par un déjanté de cette belle humanité. Pressée d'aller se coucher je l'imagine dans son fourré, le regard désespéré, observant sans rire, cette pitrerie de cinglés.

D'ailleurs personne ne rigole à l'heure qu'il est. Coincé dans ce caniveau, je me dis, qu'avec un certificat de boulanger, me mettre dans un pétrin pareil est une véritable empâtée. Et que de surcroît, titulaire d'un diplôme d'état d'assistant social, quelle démonstration pour un échantillon de cette société si bien habillée. Je pense affectueusement à ma vieille assistante chef, une femme charmante et dévouée qui m'estimait comme un garçon sensé et toujours centré. Me voir dans cette situation pourrait la chiffonner. Mais en l'état, la tête au dehors, je pourrais encore la saluer. Puisque tout le reste est maintenant neutralisé. Caché à la socialité.

Confidentiel ! Voilà. C'était son mot préféré.

- Aïe ! D'un coup, la fraîcheur de la terre me quitte.

Un feu piquant me brûle toute la périphérie de l'esprit. Autrement dit : la peau, tout simplement. Un insupportable brasier me gratte la couenne tout

comme si, tiens ! le derrière sur la chaudière.

Je sens que ma conscience va m'abandonner : m'évanouir ou m'endormir. Ma volonté est partagée entre tous les dangers : rester là ou sortir. Des odeurs de fauves embrassent les senteurs d'herbes frisées qui bordent l'entrée du terrier. Il me reste que le nez dehors pour respirer.

- Oui ! Voilà, j'y suis. Me dis-je. Oui ! Là sont les premiers instants de ma vie.

Des vagues de brumes colorées viennent caresser les mèches de mes pensées ébréchées. Un rêve m'emporte dans un vieux tronc d'arbre pourri. Je suis un ver. Une vrillette probablement. Puis de ce ver sans aile sort un papillon qui vole en l'air. Une vieille mémoire d'épuisette me chatouille encore les antennes. Je les rentre. Magnifique ! C'est qu'à la veille de l'ère du Verseau, elles sont maintenant télescopiques.

C'est à ce moment là que je me réveille. Deux mains puissantes me tirent par les épaules. Je me laisse glisser dans le rouge de la terre et le souffle de la poussière. Une force sans violence me dépose délicatement sur l'herbe mouillée par la rosée du matin. La bouteille d'eau à la main, une présence encore inconnue m'arrose tout du long, récitant une espèce de formule :

« Au nom de la terre d'où tu viens, de son fils que tu es... »

L'incantation continue. Je suis nu comme l'enfant Jésus. Car le reste qui m'habillait est resté coincé dans le fond du trou.

- Tout neuf ! Me chuchote une voix qui m'est familière. Il est 6h00 du matin, la pleine lune se couche à l'horizon ouest. Exactement tel que fût le jour où je suis né, brutalement dans les fers. Pourtant, cet homme n'en sait rien, mais il l'a vu (10) semble t-il.

- Alors ? Me demande fièrement le Nagual.

- Plein de puces, des boutons partout, fis-je en me brossant les flancs.

Le drame hélas ! - Un coup du renard sans doute énervé - mon pantalon reste désespérément introuvable.

Une jupe de fougères et l'affaire est dans le sac. Voilà !

Retour au campement dans un silence étonnant.



Au regard de la fougère
tous les renards sont frères

Les garrigues occitanes

« **Occuper son temps à n'importe quoi** » C'est le surprenant et très énigmatique second principe de ce mystérieux cheminement. Ce qui ne veut pas dire « tuer le temps » en d'inutiles et futiles occupations. La sagesse signifiée dans cette expression est que le *quoi* (la forme) est sans réelle importance en l'absence du *comment* qui l'anime. Un invisible *qui* féconde toute activité de son pouvoir de création, de stimulation et d'imagination. C'est pourquoi une relation, une profession, une chanson portera l'ombre ou la lumière de l'intention qui la traverse. Car l'esprit chamanique focalise son attention sur cette force inépuisable et monumentale qu'est *l'intention*. Aussi claire et précise que soit l'intensité du désir, d'autant sa manifestation sera possible, son auteur totalement investi par la direction qu'il aura choisi. Or, la grandeur d'une mission est un gâchis en l'absence de sens et de signification. Mais l'acte aussi simple et anodin soit-il est une bénédiction pour l'âme inondée d'émotions. C'est pourquoi, aussi respectable qu'honorable, toute initiative engagée doit être terminée. Car toute chose inachevée est un poison stocké, enkysté dans la psyché, et que le corps va rejeter en somatismes inexpliqués.

Cependant, un piège guette toute entité qui s'accorderait la certitude d'être arrivée à l'altitude de ses capacités. Cet orgueil débordant peut être identifié sous le terme de *suffisance*. A quoi répond sa polarité bienfaisante qu'est *l'humilité*. Mais bien considérer que ce comportement là n'est en rien comparable avec *l'apitoiement sur soi*, l'autre ennemi (avec le besoin de reconnaissance) de tout guerrier sur son sentier. C'est alors la victime subissante, impuissante qui ne quête que pitié, ne guette que piété, attitudes épuisantes. Celles de la lune jalouse du soleil, ou de tout luminaire éclipsant l'autre (11).

L'histoire qui va maintenant se dérouler est une occasion d'y méditer.

Ambiance !

Les consignes étant formelles et sans appel, c'est en défilé que nous irons vers la clairière sacrée. Sur le sentier boisé, et pendant toute la durée du parcours, le groupe, une douzaine d'apprentis, devra chanter. L'air sera improvisé, chacun le sien, selon ce qui vient. Mais impérativement, insiste le sorcier :

- Vous devez tenir le chant sans lâcher la voix, pour quelques raisons que ce soit. Mon tambour viendra rythmer le pas de la marche cadencée.

C'est l'automne et les garrigues ont la mine desséchée par la chaleur de l'été passé. Le départ est sonné depuis l'ancien potager du Prieuré de Marcevol, sur le plateau d'Arboussol, situés sur les hauteurs des Pyrénées Orientales, en plein pays Cathare. Nous pénétrerons également sur le territoire voisin de Terrerach, où nos alliées les mégalithes, accueilleront nos ritualités.

La marche est à peine engagée que ma voisine, juste devant est déjà dans une transe avancée. Elle vient de se retourner, arc-boutée devant mon nez, le corps haute pression prêt à cracher :

- Arrête ton chant de dominicain !

Sa colère me reproche de chanter un air trop doux. Elle piétine nerveusement des deux pieds, écrasant d'énerverment ma tendre et agaçante mélodie. Le sorcier qui conduit la procession lui tapote le front de son manchon à tambourin, récitant des incantations dans un charabia qui de suite déclenche un gros chagrin. D'un coup de menton, il me fait signe de reprendre ma chanson. Je sors alors des sons de cochons dans la crainte qu'elle reprenne ses hallucinations d'effarouchée. Mes groînements aimantent deux sangliers qui traversent en accéléré l'écart qui me sépare de ma survoltée. Les deux boules grises à peine passées, voilà qu'elle se roule en une hérissée qui déboule dans les pattes du sorcier. Bousculé par cette espèce de fêlée, il poursuit malgré, sa marche à pied, mais à quatre pattes en

petits sauts répétés. La fille le suit, tentant de l'imiter et le tout disparaît dans l'obscurité des fourrés.

Couverte par les chants et positionnée à l'arrière de la méharée, la scène s'est déroulée sans gêner les innocents qui, docilement, marchent devant.

En plein milieu d'un bois de chênes verts, le sentier s'ouvre sur une petite clairière. Un ordre du patron, et le groupe fait le rond pour les instructions. Au milieu du cercle, le sorcier fixe chacun et chacune d'un regard pointu avec la même intensité soutenue.

- Je vous préviens ! dit-il, personne ne gagnera rien à faire le malin.

- A qui pense-t-il ? me dis-je, sans oser répondre à ma propre question. Mais je reste sur une intuition.

Car il me semble à présent comprendre le sens de la sortie. Il sera probablement question de limites et d'interdits. La loi semble au programme de cette soirée-là. Le sorcier continue sa prédication :

- Voilà ce que vous allez faire. Vous venez de parcourir un territoire dont ce sentier marque la clôture. Ce qui est sur votre gauche est à l'intérieur de cette zone délimitée. Tout ce qui se trouve à droite de cet espace est dangereux et là je ne peux garantir votre sécurité.

Il fait semblant d'attendre d'éventuelles remarques. Bien conscient de l'inquiétude qui saisit le groupe, il goûte le temps de cette satisfaction. Dans une posture calculée et relâchée, il poursuit ses effets :

- Dans ce périmètre, vous allez construire votre univers unique et personnel. Votre description du monde. Il sera fait d'un centre et d'une périphérie. Isolez-vous et servez-vous des matériaux qui vous entourent.

La nuit est maintenant franchement noire et la zone terriblement escarpée. Il fait des pauses, récitant entre temps une sorte de litanie sourde et monotone. Puis il poursuit :

- Soyez prudents ! J'irai visiter l'un après l'autre pour le récupérer après son exploit. Et je précise : ceci n'est pas un exercice. Maintenant éparpillez-vous !

La nuit est profonde, l'air est doux, sans vent, sans autre mouvement que le silencieux déplacement des apprentis tâtonnants, en quête de leur propre lieu.

C'est alors que soudain, et aussi brutalement que soudain, un fracassant craquement de bois sec déchire l'épais silence d'une odeur de catacombes. Une abominable terreur s'écrase pesamment sur une peur déjà bien grasse. Puissamment, la panique s'empare de la clique, prise d'une liquéfiant courante endémique.

Le sorcier ne semble guère s'inquiéter de ce pétrifiable incident, comme s'il l'avait lui-même préparé, anticipé. La bande est totalement dispersée. Deux hommes se tiennent par la main. Une femme rampe à travers les genévriers - et pourquoi - des lunettes de soleil sur le nez. Un autre, raide comme un piquet, allonge à grands gestes des signes de croix depuis la tête jusqu'au pubis. Un copain se glisse sous la célébration, se couchant en position, la bouche ouverte sous le robinet de la bénédiction.

- Vite le cercle, la marche et la voix ! crie le sorcier qui reprend son tambour.

Car en effet, et soi-disant, le rythme d'une marche cadencée et chantée aurait, paraît-il, le pouvoir d'éloigner les agents nocturnes de la malédiction.

Pour le moment c'est le chaos. Le sorcier, grimpé sur une vieille souche, se met à brailler d'une voix perchée :

- Vous êtes des poules mouillées ! Votre gardienne, c'est la nuit. Et vous la déchirez !

- Cocorico ! ose dangereusement l'un des apprentis dont je vous laisse deviner l'identité.

C'est l'affront ! Et qui, je le sais, risque la sanction. Attention. Le coq descend de son perchoir. Mais rien ne dit qu'il va becquer le poulailler. Une lourde chape de silence laisse le temps au groupe de se remettre en ordre. Il me vient une sorte de prière :

- « O père de toute puissance, laisse ton fils oser la désobéissance. O père de toute clémence, aussi bien tracé que soit ton chemin, laisse-le défricher le sien. »

Et Amen, si tu veux bien. Si ça va de le dire comme ça. D'une première ébauche, mon univers fut d'abord piétiné, saccagé sous les coups de bottes furieux du sorcier. Sans raison. Sa casquette, la visière en arrière, m'énerve. Je marmonne :

- Sans les plumes de la queue, la crête ne fait pas le coq ! Et vlan !

Je prie, je crie :

- Seigneur que ma volonté soit faite !

Mais le sorcier s'est déjà noyé dans la nuit. Pour répondre à cet acte de vandalisme, j'imité sa démarche de crapaud, la tête penchée sur le côté comme un poulet qui cherche à te fixer. J'avance en tortillon parmi les ombres. Et là je me prends en pleine poire un tronc de sapin. Aie ! où derrière s'est caché le sorcier lui-même. Il est collé au tronc, la tête en bas et les pattes en l'air. J'ignore sa présence et son manège, et je fais trois fois le tour du sapin en sauts de kangourou, avec les cris de singe qui vont avec. L'arbre répond en horribles grincements :

- Frit ! frit ! frit ! friiiiiit ! (es).

C'est une thérapie, j'en conviens, et j'en sens déjà un grand bien. Car j'ai une vieille angoisse. Celle de revenir un jour sur Terre en forme de patate fermière, avec la crainte d'être rongé par un mulot.

Oui ! déjà ça va mieux. Car désormais, je donne un sens à cette éventuelle réincarnation : une frite. Et la friture ne me fait pas peur si toutefois et surtout ces frites-là pouvaient cuire dans la graisse de sorcier. Je le dis tout haut : bien fait ! Parce que c'est vrai.

Puis tranquille je me dirige au hasard, sans trop savoir, ailleurs que dans ce coin-là, choisir l'empire qui sera le mien, bâtir l'image de mon bonheur, un lieu en mon honneur, merci seigneur de mon cœur. Et ho ! Malheur ! Voilà mon pied glissant, puis tout mon corps dévalant, mes mains se crispant au tout venant, dévissant verticalement vers le gouffre qui m'attend.

Je m'arrête là, pantelant. Le souffle coupé, le visage griffé, un rêve broyé, une carrière brisée, une vie gâchée, la fin d'une odyssée. Les cigales ont brusquement cessé de se gratter les pattes. J'entends, serré dans la tristesse d'un gamin, le chant du groupe s'évaporer dans le lointain.

Je suis perdu, pendu. Orphelin, abandonné des miens. L'éternité se glisse dans mon corps pétrifié. Je suis verglacé. Des douleurs insurmontables me suggèrent de me laisser tomber dans le vide abyssal. Fatal. Interminablement, ainsi des heures durant. Crucifié. Puis le jour revient et l'aube manifeste enfin ses premiers besoins. De très loin le chant du coq, des pleurs de chiens. Et confusément, dans mon délire, des appels : « Daaa-nieeel », directement venant du ciel. Très certainement.

Et puis pourquoi, une dernière fois, le son de mon prénom se pose à mes côtés. Le sorcier est là derrière, debout sur le sentier, à deux ou trois mètres sous mes pieds. Sans ravin, ni rien.

Mais côté droit du périmètre autorisé.

Immanquable remarque qui fut la seule qu'il me fasse observer.

Assis l'un et l'autre sur nos autorités, tendrement, nos

regards viennent se

croiser.

Sans pitié.

D'amitié.



Les grottes de Cro-Magnon

« **Se débarrasser de tout l'inutile** » C'est l'impitoyable principe troisième de la discipline chamanique. Son pratiquant - ou prétendant - est invité à abandonner ses civilités, ses privilèges, ses habitudes, pour recentrer son corps et son esprit au milieu de la nature. Car trop d'artificiel tue l'essentiel, ignorant, oubliant dangereusement l'environnement et les rythmes naturels. D'où l'importance des rituels de dépouillement, de dénuement. Tant d'encombrements et de dépendances ligotent notre quotidien, tel un joli papillon dans la résine. Toute tentative pour s'en libérer sera donc honorée. Mais ce que certains chamanes nomment *conduite impeccable* est au-delà de la réussite ou de l'échec. C'est être en accord avec son théâtre intérieur, sa légende, son scénario personnel. Mais avant tout, cette conscience là doit être purifiée, clarifiée. C'est l'un des objectifs de tout sentier : déshabiller le disciple des ses étouffantes habitudes, de ses masques et costumes, de ses écorces superflues. Mettre son cœur à nu et offrir son corps aux nues. Mais hélas, le tout trop souvent freiné par la crainte de s'exposer. En réponse, le guerrier dispose de trois manières de pénétrer ce monde : en chasseur, traqueur ou rêveur.

Le *chasseur* se sert dans le monde pour lui-même. Il le piège et s'en nourrit abondamment.

Le *traqueur* observe le monde tel qu'il est. Il le connaît et s'y déplace avec aisance.

Le *rêveur* imagine le monde autrement. Il le quitte facilement vers d'autres consciences.

Mais aujourd'hui, le *chasseur* s'est emparé abusivement du monde ordinaire dont il est principalement consommateur. C'est pourquoi il se détruit.

Car l'ultime piège est la *puissance*. Autrement dit, le pouvoir de dominer les autres. S'en protéger fait appel à la *compassion*, c'est-à-dire le partage des richesses du cœur.

L'histoire suivante explore ce qui vient d'être décrit.

Silence, on tourne !

Secrètement et discrètement, un rendez-vous me fut fixé très précisément à 8h, place de l'église de Rouffignac, près des Eyzies. Un mot de passe confidentiel m'a été transmis afin d'être identifié sans erreur par le responsable de l'expédition. Pour ne rien cacher, disons qu'il s'agit de bivouaquer deux jours et une nuit dans une grotte préhistorique.

Une fois rentré là dedans, il sera impossible de s'en échapper. Le séjour engagé sera irréversible et le coût du stage irremboursable. C'est un contrat accepté et signé par les *volontaires*. Tous sélectionnés sur dossier. Lesquels dossiers d'office furent retenus, sachant, par la suite, que peu étant revenus.

Ce vendredi soir, la dernière fournée cuite, je dors deux heures, et peu avant minuite, je prends la deuch et en route pour le Périgord noir. A l'heure dite, le chargement dans la musette, le bonheur en bandoulière, j'attends assis sur le muret du petit cimetière qui borde la chapelle St Auroch. Peu après, une fourgonnette genre bétailière s'arrête sans couper le moteur. Un type, cheveux longs et bandeau rouge, à la *Che Guevara*, vient vers moi :

- La serviette est sur la table ! me dit-il, auquel je réponds de suite :

- La soupe est dans l'assiette !

Une poignée de mains soude les deux bouts du parchemin.

- Appel-moi « chef » ! si tu veux bien.

L'ordre est rond. Mais tiré un peu gros pour un Breton. Une sensation de traquenard me traverse le placard. Un frisson me grimpe au plafond. Il m'ouvre la trappe sur le côté de la camionnette bâchée. J'y trouve dans l'obscurité trois autres citoyens sans doute collectés dans les villages voisins. L'intérieur du véhicule, sans vitre ni lumière est totalement coupé du dehors.

Destination inconnue.

A ce point du récit, il devient utile de préciser quelques données précieuses à propos des conditions de cette expédition. Ce voyage est d'abord réservé aux hommes, sans mixité, même camouflée. Ce sera vérifié. Que par ailleurs tout élément d'identité est d'avance prohibé. Personne ne saura d'où vient l'autre, ni son nom, ni sa profession, ni âge, ni religion. Enfin, il est conseillé de n'emporter que le strict nécessaire. Evidemment, dans le camion, avec un règlement pareil, c'est vite réduit dans les conversations. Les portes verrouillées, l'engin fonce vers sa destinée.

L'un d'entre nous traîne une valise à roulettes, un autre est collé à son lit de camp pliant. Le troisième est assis sur sa glacière, le gaz camping sur les genoux. Enfermés comme des cafards, il me vient, hagard, cette pensée bizarre : je la récite.

« La soumission à une tyrannie est une grande voie d'éveil, par le pouvoir qu'elle nous offre de s'en débarrasser ». En l'occurrence, mon élan de départ s'est considérablement affaîssi.

Prisonnier d'un fou qui n'a d'autre nom que le mien. Bien que depuis ce matin, c'est le nom de rien. Brutalement, notre carrosse se met à cahoter. Le troupeau secoué par les ornières fait sombre mine des destins incertains. La charrette qui vient de se vautrer, oblige ses habitants à s'embrasser. L'antiquité gîte sur le coté.

- Allez ! Au pied. Sonne le chef en ouvrant la porte rouillée du corbillard.

Et c'est vrai, nous sommes bien au pied d'une impressionnante falaise. Manque le chien de garde pour assister le débarquement de cette transhumance. Le chef tape des mains comme pour réunir une bande de gamins. Il jette à terre une bâche en forme de grosse poche qu'il dénoue sur des choses très poilues. Il s'explique :

- Vous allez virer vos costumes de civilisés pour vous enfiler ça sur le dos.
De fait, ce sont de vieilles peaux. Et les peaux de bêtes de ces horreurs-là ne semblent pas de leur première fête. Il précise :
- Choisissez vos couleurs et vos odeurs. Ne laissez rien dessous.
Un bonnet de cul de lapin servira de couvre chef. La queue sur la nuque et les pattes sur les oreilles. Il continue d'aboyer :
- Tout votre matériel : vêtements, provisions, papiers, resteront dans la camionnette.
Autant dire une épave ambulante bardée d'autocollants avariés de mentions « label rouge » et autre « viande certifiée » dont le tout, sans honte, s'écaille avec la peinture.
- Maintenant que vous êtes dans la fourrure, je ne tolère désormais, aucun mot de votre vocabulaire habituel. Seuls les grognements, cris et autres bruits seront permis.
Il en fut ainsi que le chef l'a dit.
- Rrrh ! me fait mon voisin, le regard en question.
- Beuh ! lui réponds-je avec précision.
Mais au lieu de se taire, le chef en rajoute une dernière :
- Vous allez vivre le mystère de la chrysalide. Cette peau est votre cocon. Et tournant son regard vers la falaise :
- Vous entrerez là-bas en chenille pour en sortir en papillon.
Fallait le dire, on se serait auparavant bourrés d'une ventrée de choux, histoire de se faire des ailes vertes. Il doit lire dans mes pensées, à ce qu'il répond :
- Et pas de chouchous parmi nous ! prévient-il en remettant à chacun un petit sac en panse de mouton, taille trousse de toilette pour nourrisson.
Lui-même porte sur le dos un colis de petits fagots et à la main, un bidon d'eau.
- C'est, dit-il, pour nourrir grand-père feu et l'arroser de grand-mère eau.
Ce furent là ses dernières paroles. Bravo !
Un geste, et la bande de poilus s'ébranle lourdement vers l'enfer qui l'attend. Notre costume à poils sert de bouclier sur cet interminable traversée d'un roncier. Une compagnie de perdrix affolées s'envole en ordre dispersé, la mémoire cellulaire réveillée par ce brutal retour du néolithique. Puis une traînée à flanc de rocher monte en pente raide jusqu'à l'entrée de la grotte sacrée.
Le chef mâchouille je ne sais qu'elle chique, qu'il ne cesse de piâchê (12), se la tirant parfois de la bouche pour se la fourrer dans un trou de nez, avant de s'en refaire une bouchée. Il pénètre le premier dans la saignée. Son bâton-torche brise le noir angoissant du couloir.
Les passages sont serrés, des galeries dans tous les sens. Le groupe peine à respirer. Un silence poignant n'est troublé que par le glissement des peaux sur les parois. Allongé dans une passe trop basse, coincé, l'homme qui me suit demande sa mère. Faute de doudou, il me titine le gros doigt de pied.

Une ambiance plombée amène le groupe dans une salle hérissée de stalagmites. Du bout des crocs de sorcières affamées, suintent des gouttes d'eau qui nous dégoulinent dans le dos. Il sera impossible de dormir autrement qu'accroupis sur les talons pour éviter l'humidité d'un sol moulasse.

Sans toucher à la torche qui fatigue, le chef allume un autre feu en frottant un bout de bois sur un autre. Toute pensée de l'un est mimée d'un tas de contorsions afin d'être péniblement et vaguement compris de l'autre. Il est entendu que chacun, tour à tour, sera gardien du feu, notre garantie de survie. Le chef vient de nous montrer comment procéder.

D'abord poser le bois debout dans le brasier, grommelant d'indescriptibles cros-mots qui pourraient vouloir dire :

- Ô Grand-père feu, ancêtre de nos aïeux, rends-nous la vision, sacré vieux bison.

Puis il arrose le grand-père avec le goupillon trempé dans le bidon.

- Feu grand-mère eau, source féconde, vite à boire à l'outre de ta vieille peau.

De petits gestes sauvages de solidarité cherchent à se manifester. Je partage quelques coques de pistaches contre des épilures de saucisson sec.

- Miam ! Grrr ! menace un autre qui n'a rien à croûter.
D'urgence le chef lui colle un morceau de bois à travers les dents. Apparemment, ce coupe-faim lui fait du bien.

Seule réponse à notre soif : lécher les parois humides de notre cavité. Le léchage : cet instinct primitif, cette fonction atrophiée car négligée dès notre naissance. C'est pourquoi, un retour à toutes sortes de lècherie quotidienne serait utile et profitable. Lécher son assiette pour éviter le lave-vaisselle. Ou se lécher les pieds après marcher serait d'un grand bienfait. Ce manque, cette carence, que ne connaissent les animaux, est ce qui fait aujourd'hui le succès de la glace esquimau.

Avant l'entrée en grotte, cette sorte de couvent de gestation, le chef avait suggéré son intention :

- Chacun devra, à la sortie, identifier l'autre du nom et de la qualité d'un animal-totem, selon ses observations.

C'est ainsi que j'hériterai dans quelques heures du mystérieux surnom de « Furet majestueux ». Curieux !

Pour le moment, suivant le guide, l'exercice rituel consiste en une danse collective où chacun tente d'imiter l'animal dont il souhaite intégrer l'énergie vitale. Sorte de retour utérin à la source initiale.

Puis la horde entre dans la transe, excitée par les mimiques du chef pressé de jouer le dompteur de cette zoopsie (13). Je danse à quatre pattes, peu habitué, un peu gêné. Je cherche ma bête, car pour le présent, je ne suis pas encore baptisé.

Devant moi, celui que j'ai déjà nommé « coucou déniché » tente de s'envoler. Il décolle, mais manque de plumes, s'aplatit sur le nez. Le dernier à s'engager fut « bœuf dégoûté ». Car ce ragoût-là ne l'a guère enchanté. Il s'est contenté de gratter du pied, l'autre

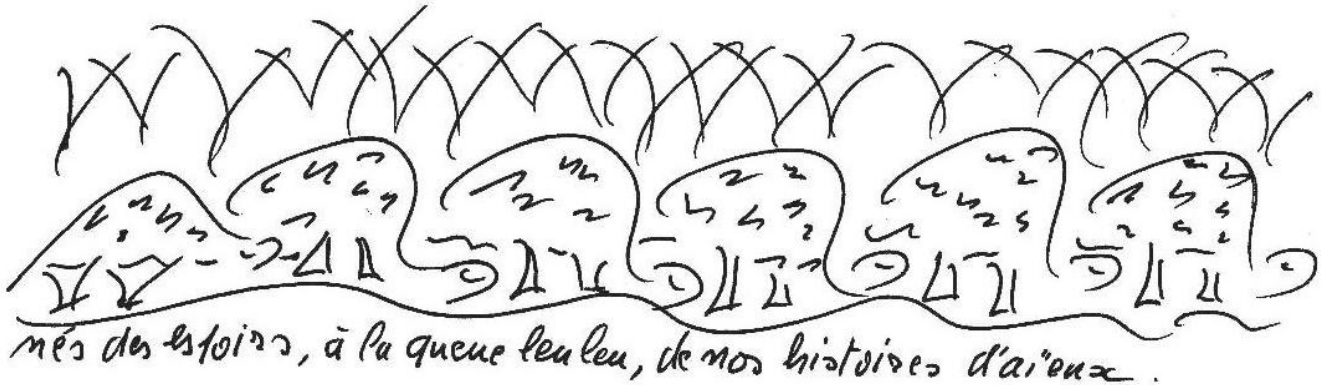
sabot lourdement planté sous un excès de kilo : le seul à s'amuser de cette paganité, fut « petit chat fripon ». Il saute sur les souris, puis les posent sur son cœur, et leur fait des ron-rons jusqu'à ce qu'elles soient endormies. Alors *petit chat* sourit. C'est fini ! Notre retour à la torche pourrait même s'appeler un défilé de torchons. Sales et mouillés à casser tout désir à la première lessiveuse rencontrée.

La camionnette est là, en toute fidélité, se gonflant des flancs pour ses héros fatigués. Notre première tâche fut de rouler la bâche.

Et c'est décapotés que nous prenons la route des Champs Elysées. Mais avant de grimper dans le carrosse d'honneur, je m'arrête devant le marchepied. Une pensée vient de m'inviter :

- Merci « chef » ! dis-je au guide de cette traversée.
 - Appelle-moi « frère » ! si tu veux bien.
- Nos bras s'explorent les uns dans les autres.

*Cheminant, chamanant.
Sans marche arrière, ni panne de vent.*



Daniel TESTARD
Quily - Octobre 2012

Notes

- (1) **Chamanisme** : d'origine sibérienne, ce terme fut entr'autres, vulgarisé, au XXe siècle, par la littérature de Carlos Castaneda à propos des sorciers « yaquis » du Mexique. Auteur de *L'herbe du diable et la petite fumée*.
- (2) **Discipline** : j'ai décrit en d'autres papiers, le sens que j'attribue à ce mot, en opposition à celui de *contrainte*. C'est respectivement la définition de *choisir* ou de *subir*.
- (3) **L'envie d'agir** : c'est le principe dynamique de la relation *Venus - Mars* en astrologie. C'est dans un conte, la princesse et le chevalier.
- (4) **Distinction** : il est utile de différencier l'animisme, le paganisme et l'athéisme. Le premier voit un esprit en toute expression de la nature. Le second est une position exclusive de la chrétienté à l'encontre du polythéisme. Le dernier nie l'existence de toute déité.
- (5) **Tradition amérindienne** : d'autres chamanismes, comme le druidisme celtique font état de cheminements similaires. Ainsi dans la description de la *Rouelle de Taramis*.
- (6) **Blessure originelle** : dans un thème natal astrologique, il s'agit là de l'archétype relié à l'astéroïde *Kiron*, centaure de la mythologie grecque. En psychologie, c'est un lieu sensible de notre psyché.
- (7) **Chamane** : s'écrit aussi *Shaman*. Etrange voisinage phonétique et scriptural avec le mot *Samhain*, fête celtique dédiée aux esprits, équivalence de la Toussaint chez les Chrétiens. Ces deux phonèmes, quasi-anagrammes, signifient l'un et l'autre cette connexion entre les mondes du visible et de l'invisible.
- (8) **Nagual** : c'est l'esprit d'un lieu, d'un être, de toute chose. Sa polarité est le *Tonal*, ou la forme manifestée. Par analogie, le centre de la roue et sa périphérie.
- (9) **Apprenti** : adepte ou élève en formation dans la discipline chamannique, engagé sur le *sentier du guerrier* ou la *voie de la connaissance*.
- (10) **Voir** : en tant que vision au-delà des yeux du corps physique. Tout le monde peut *voir* disent les chamanes, à condition de faire le choix d'une discipline et de s'y tenir.
- (11) **Lune et Soleil** : en termes de psychologie Jungienne, il s'agit de l'anima et de l'animus. Quand l'un se voit dans l'autre, ignore son être dans l'ombre, et envie, par projection, la lumière ou les qualités de son opposé.
- (12) **Piâchë** : en patois gallo : mastiquer bruyamment.
- (13) **Zoopsie** : vision hallucinatoire d'images d'animaux.

*PS : Ce papier vous est offert par la nature. Evitez de le jeter après lecture. Faites-le circuler et vous en serez remerciés.
Prochaine publication de votre gallopin : « Astrologos Mystérium ». Rendez-vous fin 2012.*

Si vous souhaitez le publier, ce texte est disponible sur le site www.sacreschants.com.